

* * Nous recevons la lettre suivante :

M. le Directeur du MONDE ILLUSTRÉ,

Aussitôt que le bill réorganisant la société Saint-Jean-Baptiste aura été adopté par le parlement provincial je m'a-tresse-rai au public et à toutes nos sociétés nationales et charitables pour entreprendre la construction d'un édifice national.

Je n'ai accepté la présidence que dans le but de travailler à l'exécution de cette œuvre importante. Je me conviendrait de plus en plus que la société Saint-Jean-Baptiste ne mérite pas de vivre si elle n'est pas capable de donner aux Canadiens-Français un lieu de réunion. Et je me demande pourquoi nos autres sociétés de bienfaisance ne se joindraient pas à elle pour construire cet édifice et en jouir en commun. Ce serait si agréable et si utile de donner à notre population un endroit où toutes les classes de la société pourraient se voir, se connaître et s'apprécier. Chacune de nos sociétés nationales ou charitables pourrait avoir là ses appartements particuliers outre l'usage en commun de deux grandes salles publiques.

Nous ne serions pas obligés de nous adresser à nos concitoyens anglais chaque fois que nous avons besoin de nous réunir dans un but national ou charitable, nous pourrions organiser des conférences publiques et des cours d'instruction populaire et pratique, etc., etc.

J'espère que celles de nos sociétés nationales qui ont l'intention d'acheter des terrains et de bâtir ne feront rien avant le mois de juin. Lorsque le bill aura été adopté, je convoquerai une grande assemblée publique de toutes nos sociétés et de nos clubs pour discuter ce projet et aviser aux moyens de le mettre à exécution.

Votre dévoué,

L. O. DAVID.

Voilà qui est pratique, sérieux et digne : il faut, en effet, sortir un peu de la théorie pour faire du pratique.

Il faut que nous ayons une salle à nous, commune à tous les groupes canadiens-français, où nous puissions nous réunir, sans avoir besoin d'avoir toujours recours à nos amis les Anglais, quand nous voulons recevoir un des nôtres.

Dernièrement, plusieurs citoyens de Montréal avaient exprimé le désir de faire une démonstration en l'honneur de Mgr Soulé, l'éminent orateur sacré qui vient de prêcher le carême, mais ils se sont arrêtés, ne sachant où le recevoir d'une manière convenable, faute de salle.

Comme je l'ai déjà dit autrefois, un monument national est non pas seulement utile, mais indispensable chez nous, un monument qui devienne le Panthéon canadien, renfermant les portraits ou les statues de nos grands hommes, nos archives si précieuses et un musée historique.

Espérons que, sous l'impulsion énergique de son digne président, M. L. O. David, la Société Saint-Jean-Baptiste va devenir enfin un centre vers lequel convergeront tous les fils de la Nouvelle-France.

* * Tous les ans à pareille époque on constate malheureusement dans nos campagnes de la Province de Québec une émigration qui menace de nous faire le plus grand tort et, à ce propos, un de nos confrères de Québec, l'Electeur fait les réflexions suivantes qui sont des plus justes :

« Depuis longtemps ceux qui s'intéressent à l'avenir de la race canadienne-française ont exprimé les plus vifs regrets de voir un grand nombre de leurs compatriotes prendre le chemin des villes manufacturières des états de la Nouvelle-Angleterre. Bien fondés étaient ces regrets, mais plus encore aujourd'hui. L'émigration prend depuis quelque temps des proportions telles qu'il est permis de croire que d'ici à peu de temps, si l'état de chose actuel se continue, les paroisses de Saint-Valier, Saint-François de la Rivière du Sud, du Cap Saint-Ignace, de l'Islet, de Saint-Charles de Bellechasse, de Saint-Roch des Aulnets perdront une forte proportion de leurs habitants. Preuve : durant les six derniers jours, pas moins de 1200 personnes, hommes, femmes et enfants, sont partis pour les États-Unis, où ils vont chercher de l'emploi dans des centres manufacturiers. Et malheureusement pour eux ces villes sont depuis longtemps encombrées de personnes sans emploi.

« Un détail que nous désirerions ne pas avoir à mentionner, mais malheureusement trop vrai, est que la majorité des jeunes filles qui émigrent vont s'engager dans des restaurants, hôtels et autres endroits de ce genre, dans lesquels elles sont exposées aux dangers bien connus des grandes villes. Au moins un dixième des jeunes filles (disait hier un employé de l'Intercolonial) qui vont travailler dans les filatures et autres fabriques des États reviennent au pays dans un état affreux d'épuisement, lorsqu'elles n'y meurent pas.

« Nous regrettons d'avoir à ajouter que ce sont des canadiens-français qui se chargent de faire

le triste métier d'embaucher leurs jeunes compatriotes et les engagent à quitter leurs familles pour aller s'établir à l'étranger. »

Hélas, tout cela n'est trop que vrai.

* * Sous le titre de *Légendes et Récits*, un des collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, M. Stanislas Côté, publiera bientôt un volume dans lequel il a réuni différents écrits détachés, les uns sous forme de légendes, les autres historiques, mais tous ayant pour théâtre Montréal et ses environs.

Ces différents écrits sont au nombre de quatorze et formeront un volume d'environ deux cents pages.

Comme vous avez déjà lu plusieurs légendes de M. Côté, vous connaissez la valeur de sa plume, et je suis certain du succès de cette œuvre.

* * Il faut bien dire un mot du général Boulanger.

Le voilà député et cela me fait beaucoup de peine, car il va s'occuper de choses qu'il ne connaît pas du tout, et je crains bien qu'il ne se soit mis dans le pétrin.

Leon Leduc

UN VIEUX BOUQUET

Je possède un bouquet de fleurs fanées,
Que je garde jaloux comme on garde un trésor ;
Car dans ce cher débris je crois trouver encore
Le parfum de la main qui me les a données.

FRÉCHETTE.

Un soir, j'étais pensif ; je fouillais
Dans les bouquets de mes jeunes années.
Eu tel sant ces pages vénérées,
Ces lettres d'or, ces lambeaux de billets,

Où mes quinze ans, tout chargés d'espérance,
Ont bégayé les premiers mots du cœur.
Là j'ai revu la rayonnante fleur,
Dont les parfums embaumaient mon enfance.

Dans ces chiffons que mon cœur adorait ;
Dans ce fouillis de roses effeuillées,
J'ai retrouvé de mes amours passées
Une relique, un pauvre vieux bouquet.

Il est bien vieux ce bouquet, mais je l'aime ;
Il a six ans et ne sait plus fleurir ;
C'est un débris, reste d'un souvenir,
Un peu de cendre enlacée d'un fil blême.

Pourtant, je ne puis le voir sans songer :
Il me rappelle une affection morte,
Un sombre soir, près de la vieille porte
D'un monastère, où j'ai vu s'enfermer,

Et pour toujours, ma plus chère tendresse,
Et mon amour, et cet ange riant
De mes bonheurs et mes songes d'enfant.
Bouquet d'antan, je t'aime avec ivresse !

Tu sais jaser à mon cœur les chansons
Des jours enluis, l'hymne des souvenirs ;
Tu me redis les plaintives romances
Des regrets et des désillusions.

Tu sais parler de ces heures dorées,
De ce jeune âge aux gentilles amours
Qui font rêver les petits troubadours,
Qui font pleurer les pauvres délaissés.

Tu chantes à mon âme ses printemps,
Et leurs espoirs et leurs joyeuses fêtes,
Leurs beaux soleils dorant nos blondes têtes,
Leurs plaisirs qui font rire nos quinze ans.

Oui, mon bouquet, j'adore ta poussière !
Elle rappelle à mon cœur ulcéré,
Un nom de femme, un nom inoublié ;
Elle rappelle un amour de naguère

Qui s'est éteint avec toi, vieux débris.
Amour ! bouquet ! vous n'êtes que ruine ;
L'œil vous regarde et se mouille ; il devine —
Plaisirs amers — les souvenirs amis.

GODFROI E. LANGLOIS.

Montréal, avril 1888.

Les médecins connaissent le corps humain comme les colporteurs connaissent une ville ; ils se promènent dans les rues, mais ils ignorent complètement ce qui se passe dans les maisons. — JEAN MÉRY.

ADIEUX À MA MANSARDE

ŒUVRE chérie, mansarde aimée, je te vais donc quitter !

On m'arrache à ta douce retraite : on m'a capitoné un nid plus vaste, plus éclairé, plus somptueux, plus beau, où je dois être plus heureuse.

Plus heureuse ?...

Plus heureuse parce que mes pieds fouleront un tapis soigneux, plus heureuse parce que mes yeux se reposeront sur des tentures fraîches, parce que j'habiterai un petit palais, plus heureuse ?...

Mais je t'aime, toi, ô mon coin sombre ! je t'aime avec ta fenêtre étroite, tes murs mal décorés, tes lambris, tes vieux meubles ! Je t'aime avec tout ce que tu me rappelles de souvenirs heureux et tristes, avec tout ce que tu contiens de joies et de larmes !

Je t'aime ! Et c'est là, pour moi, du bonheur...

* *

Comme l'oiseau, quittant le coin du ciel qui l'a abrité durant toute une saison, s'éloigne puis se rapproche, va, revient encore pour baiser avec amour la branche qui a soutenu son nid, s'appuyer une dernière fois sur elle et lui dire un dernier chant, comme lui, oiseau plein d'incertitudes, j'éprouve à me séparer de toi, ô mon simple logis, des héritations et des terreurs.

J'ai besoin de venir embrasser longuement chacune de tes poutres à nue, il me fait bon de coller les lèvres à chacune de tes démenées, et à mes yeux je sens monter les larmes de ma voix en te disant adieux. Tant il est vrai que je retrouve ici le parfum de tout ce qui a traversé ma vie : plaisirs, transports, fièvres délicieuses de l'imagination ou du cœur ; — amertumes, impatiences, désenchantements, regrets ; — ce que j'ai possédé, goûté, aimé, souffert !

Ici, là, de la lucarne à la bibliothèque, de la table à ouvrage au bureau de toilette, de ma vieille causeuse à mon laid canapé, sur la muraille où s'accrochent misérablement à côté de l'image de la Vierge une foule de riens mal gracieux, partout où je porte mon regard, partout je retrouve quelque souvenir ; de tous côtés je sens venir et passer sur mon front quelque tiède haleine.

Parfois, au milieu du silence profond que me créent de rares instants de loisir, j'entends le dernier battement d'ailes des illusions envolées ; l'œil humide encore je revois la traînée des beaux rêves qu'elles ont fait s'éteindre après elles. Ou bien, je sens se poser sur ma bouche la timide caresse de l'impression intime que m'apporte une heure, un événement, un hasard, un sou de voix aimée.

O bégaiements d'affectueuses tendresses, roses blanches et pures, qui touchez l'âme ; ô sourires, ô bonheurs ! Sanglots, tristesses, espérances tombées du cœur, rêveries, flots d'hier ; — vous tous chers habitués que j'appelle, chers défunts que j'éveille pour causer si souvent, que deviendrez-vous quand je ne serai plus là ? que serai-je moi-même sans vous ?

Qui viendra après moi dans ce réduit, qui viendra porter des regards froids et profanes, une main folle sur vous tous, souvenirs trop chers, diamants précieux de l'imagination et de l'âme ?

Je te bénis en te quittant, ô ma mansarde ! et je te souhaite un cœur comme le mien à cacher...

* *

Hélas !...

La vie a des stages

ou dans un rien qui tombe on sent son cœur se briser ; l'âme s'ouvre plus souvent à la douleur qu'à la joie ; ici-bas tous les bonheurs passent, toutes les notes enivrantes se perdent.

Du fond de la coupe de l'ivresse sainte même, montent les regrets et les larmes. On croit posséder à jamais, jouir toujours — et le moment où l'on pleure est voisin de celui où l'on rit...

St. Maurice